

Le juillet de nos grand'mères

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 28

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PLAT D'AMANITES

AUTHENTIQUE, s'il vous plaît.
M. X..., un enragé « champignonneur », apporta l'autre matin, à la femme d'un de ses amis, Mme Y..., une petite corbeille de champignons qu'il avait récoltés la veille. C'étaient des « amanites vaginées », un cryptogame délicieux, mais peu connu. La vente en est défendue sur le marché, à cause de la confusion très facile avec d'autres amanites, des plus dangereuses, celles-ci.

A midi, M. Y... rentra de son bureau.

— Vois donc, lui dit sa femme, les beaux champignons que nous a apportés, ce matin, M. X... J'ai l'intention de les apprêter pour notre souper.

— Mais qu'est-ce que ces champignons ? Je ne les connais pas. J'estime que ce ne serait pas prudent de les manger.

— Allons, voyons, mon ami, M. X... les connaît bien, lui, les champignons. Il ne veut pourtant pas nous empoisonner.

— Enfin, je te dis que ce n'est pas prudent de manger ces champignons. Pour moi, je n'y toucherai pas. Si tu es raisonnable, tu jetteras tout ça dans la caisse à ordures. X... n'en saura rien. Et s'il nous demande des nouvelles des champignons, eh ! bien, pardi ! pour ne pas lui faire de peine, nous lui dirons qu'ils étaient excellents. Crois-moi, fais ainsi. Ça vaut mieux !

A une heure trois quarts, M. Y... retourna à son bureau. Les champignons étaient toujours là. Madame les regarda, les palpa, les ouvrit, les flaira : ils étaient très appétissants et sentaient fort bon.

« Les jeter ? se dit-elle, vraiment, ce serait dommage. Il n'est pas possible que ce soit-là des champignons vénéneux ! »

Les dames sont ménagères des biens de la nature. Elles ont grand peine à se résigner à certains sacrifices, et ce n'est jamais qu'à regret qu'elles jettent quelque chose dans la caisse à ordures. « Mais on pourrait encore le manger ; ça pourrait encore servir », pensent-elles.

Bref, ce fut en fin de compte sur le fourneau potager que se décida le sort des amanites de M. X... Et Mme Y... y voua tous ses soins, toutes ses connaissances culinaires. Elle mijota les champignons avec amour.

Aussi, quand son mari rentra pour souper, le plat d'amanites trônait au beau milieu de la table et répandait un fumet des plus séducteurs.

Madame ne savait si elle devait rayonner de son acte d'indépendance ou trembler de sa témérité.

Monsieur jeta un regard de travers sur le plat.

Les enfants, ignorants et insoucians du danger, ne disaient mot. Les narines frémissantes, les yeux écarquillés, ils dardaient le plat d'œil-lades impatientes.

— Alors, tu as persisté, dit monsieur, d'un ton de reproche, en regardant madame. Tu veux donc nous empoisonner tous ?...

— Mais, mon ami, je t'assure que ces champignons sont comestibles. Je les ai goûtés. Pour moi, j'ai toute confiance.

— Eh ! bien, moi, pas du tout. Vous ferez ce que vous voudrez, mais je n'y toucherai pas, à tes champignons. Oh ! les femmes, les femmes, quelle tête !

— Alors, je vais te préparer trois œufs sur le plat.

— Maman, est-ce que je puis avoir un peu de champignons ?

— Et moi aussi, m'man ?

Et la maman servit sans hésitation les deux enfants, qui se précipitèrent avec avidité sur leur assiette. Ils se léchaient les lèvres, les bra-

ves gosses, mais n'osaient trop manifester leur satisfaction, voyant la figure sévère de leur père, qui, bien qu'il s'efforçât de la dissimuler, était torturé par une terrible angoisse. Qu'allait-il advenir ?

Bientôt, madame rentra, apportant les œufs sur le plat. Puis elle se servit copieusement de champignons et en redonna aux enfants.

Monsieur, les yeux baissés sur son assiette, mangeait en silence. Il semblait absorbé par de sombres réflexions.

Soudain, comme il venait de vider son assiette, il la tendit à sa femme et, froidement :

— Donne-moi un peu de ces champignons.

— Mais... si tu as peur... il ne te faut pas en manger, observa madame, un peu railleuse... ils pourraient te faire mal.

— Donne toujours !

Il n'y avait pas à répliquer.

Une semaine après. Personne n'était mort. Pas même la plus petite alerte dans les entailles.

Monsieur, qui a retrouvé son sourire, madame qui savoura discrètement son triomphe, prennent le frais sur le balcon. Les enfants s'amusaient au jardin.

— Dis-moi, mon ami, fait madame, en passant amicalement le bras autour du cou de son mari, pourquoi m'as-tu demandé des champignons, l'autre soir, puisque tu les croyais vénéneux ?

— Mais parce que je voulais aussi les goûter.

— Et tu les as trouvés bons ?

— Excellents !

— Tu vois... Et tu n'as pas eût de l'empoisonner ?...

— Ah ! c'est bon !... Tu es drôle !... Tu comprends, je me suis dit : Voici ma femme et mes enfants qui mangent ces champignons suspects... Et s'ils en meurent ?... Alors, quoi ?... Je resterai tout seul !...

J. M.

Pensée. — Il y a des jeunes gens de vingt ans qui ont la goutte ; il y en a d'autres, plus malheureux, qui ont de l'expérience.

Mme E. DE GIRARDIN.

LA PIQUIETTA ET LOU GRENADIER

L'iré ein quarantou quatrou. Lou grenadier avai djuvi ai guellies tota la veprà de la demeinde decouté la fretéri ; l'iré reintrà à l'otto avoué un petit pliümet, s'étai fetzi aô lhi decouté sa Fanchette et drumessan ti dou coummein dai pliots.

Tot per on coup, pé vè la miné, on ou rollhi contré la bornetta daou pailou.

— Mâ, què te que l'ai ia ??

Lou grenadier allumè son crozet, réveillè sa Fanchette, se laivè et va aôvri la fenitra.

— Ah ! l'é té piquietta ! què te que l'ai ia dé novi, à stau zaores ?

— Oi, l'é met grenadier, vai te quie dai zodrés à segnî pou dèman matin à dix zaores à Maodon.

— Por allà io ?

— Je craiou que l'est po allà aô Valais io se fotant dai coups intré lè Hiauts et lè Bas Valaisans.

— Nom de sot ! mè que deveissé allà Demicrou, avoué la Fanchette à la faire dé Rûa, po veindre dai petits cayonnets ! On aodret quand mîma à Maodon, puisque ie faut servi sa patrie ein vretabliou sordâ, mâ tot parai cein m'embété gaillâ.

Mâ n'est pas lo tot què cein, mâ ne sé pas io l'est mon pétairu ; craiou casu que l'ai prêtâ sti l'hivai passâ aô Commisse pò l'ai allâ à l'affut pé lo bou dé la Caudria. Lè dé bio savai que sarait tot rodzou.

— Lè don tot po lou momeint. Bounna né.
Noutrou grenadier sé reinfaté aô lhi, mâ tot per on coup lai vint on idée, raôvrè la bornetta et crié à la piquietta :

— Dis vai, se pliau, fau-te allà ?

— De bio savai, baugrou dé Jeannot que t'îl...

Un vilho grenadier.

(Communiqué par MÉRINE.)

LE JUILLET DE NOS GRAND'MÈRES

Nos bons aïeux avaient, on le sait, foule de dictons concernant chaque saison, chaque mois, certains jours. Ils y croyaient fermement et les événements leur donnaient assez souvent raison. Aujourd'hui, nous sommes un peu plus sceptiques ; la science a mis son nez par là. Elle se trompe aussi, parfois.

Bref, voici quelques-uns des dictons de nos grand'mères, se rapportant au mois de juillet.

Les anciens almanachs disaient :

Heureux ceux qui naissent en juillet, car ils sont spirituels, intelligents, propres aux dignités, d'un tempérament chaud, dédaigneux et colériques, d'une taille haute, le cœur susceptible et propre à rimes.

Juillet, en allemand : « Heumonat », c'est-à-dire mois des foin, doit être sec au gré des agriculteurs.

Soleil du jour de St-Thibault (8)

N'est si beau que quand il fait chaud.

Ce bon M. La Palice eût pu signer ce dicton et le suivant :

Aux champs le jour de St-Gégrille
Joyeux le paysan s'y grille.

Le jour de Sainte-Félicité (10)

Le voit venir avec gaieté

Car on l'a toujours remarqué,
C'est le plus beau jour de l'été.

S'il pleut le jour de St-Benoît (11)

Il pleut trente-sept jours, plus trois.

La rosée de Saint-Savin (12)

Est, dit-on, rosée de vin.

Pluie au jour de Saint-Eugène (14)

Met le moissonneur dans la gêne ;

Mais si le soleil pompe l'eau

C'est signe de huit jours de chaud.

On dil encore :

Si l'osier fleurit

Le raisin mûrit.

Peu de fruit sur le groseiller

Peu de blé au grenier.

Année de groseilles

Année de bouteilles.

Ceci est pour ceux qui font du vin de « raisin de mars ».

En lune jeune, foin coupé

Est de mauvaise qualité.

Quand le bouvier chante,

Le moissonneur pleure.

Aô mai dé juillet

La bague ai fellies et ai valets.

Saint-Jaques pluvieux (25)

Les glands malheureux.

Quand le mois de juillet est beau

Fait rebattre tes tonneaux.